

L'HÔTEL de CASTRIES

72, rue de Varenne, Paris 7^e

Monographie historique



SOMMAIRE



Autour de l'hôtel de Castries	3
<i>Le faubourg Saint-Germain</i>	4
<i>La rue de Varenne</i>	8
<i>Histoire d'une architecture et d'une famille</i>	10
L'intérieur de l'hôtel de Castries	25
Liste des ministres	37

AUTOUR DE L'HÔTEL DE CASTRIES

À l'ombre des tours de Saint-Sulpice et du dôme des Invalides, le faubourg Saint-Germain est marqué par l'histoire. Au Moyen Âge, la riche abbaye de Saint-Germain-des-Prés dicte sa loi tandis que les étudiants se battent au Pré-aux-Clers. Pendant les guerres de religion, le premier synode national des Protestants se tient rue des Marais. Mais à la fin de la Renaissance, le faubourg Saint-Germain n'est encore que «l'égout et la sentine du royaume tout entier. Impies, libertins, athées, tout ce qu'il y a de plus mauvais semble avoir conspiré à y établir son domicile» (Théophile Lavallée, *Histoire de Paris*, 1853).

Il faut attendre les deux épouses d'Henri IV, Marguerite de Valois et Marie de Médicis, pour assister à la construction des premiers palais. Quant à celui des Tuileries, il va nécessiter un bac sur la Seine pour le charroi des matériaux. Une longue voie qui y mène en prend le nom et devient en 1722 l'artère vitale du quartier.

Mais l'austère faubourg précède le noble faubourg, les monastères, les résidences patriciennes. Dans cet endroit dont la salubrité tranche sur le reste de la capitale, la Contre-Réforme place d'innombrables couvents tout au long du règne de Louis XIII. Toutefois, les grands architectes classiques veulent aussi bénéficier de ces espaces encore peu utilisés. Le Grand Siècle va donc voir s'élever deux monuments à sa gloire : le Collège des Quatre-Nations, futur Palais de l'Institut, et l'Hôtel royal des Invalides.



Le Faubourg Saint-Germain

À la fin du règne du Roi-Soleil, l'étoile du Marais commence à pâlir. Le faubourg Saint-Germain, tout proche du Louvre et des Tuileries, étape indispensable sur la route de Versailles, donne l'idée à l'aristocratie d'y élever ses résidences. En le développant, elle va reprendre là le principe de l'hôtel privé entre cour et jardin. Lors de son Conseil d'État du 23 août 1707, Louis XIV lui-même fait observer que l'endroit est « par sa situation un des plus beaux et des plus sains quartiers de la ville, où il a été construit beaucoup d'édifices qui l'ont considérablement augmenté ». Par la suite,

le roi fera aménager le quai d'Orsay avant de percer la rue de Bourgogne en l'honneur de son petit-fils, le duc du même nom.

L'élégante architecture du Siècle des Lumières donne toute sa mesure dans les rues parallèles à la Seine, comme la rue de Grenelle ou la rue de Varenne. Contrairement à celles du Marais, désormais bien restreintes et encore médiévales, ces artères offrent aux bâtisseurs une belle étendue de terrain. Les édifices vont pouvoir allier la force à la grâce. Le meilleur exemple en est l'hôtel Matignon au 57, rue de Varenne. L'élégante ordonnance de son parc conserve toujours sa perspective jusqu'à la rue de Babylone. Une suite ininterrompue de résidences aristocratiques se succède dans le faubourg qui, au contraire de l'est de la capitale, n'admet aucun brassage social. Les architectes les plus prestigieux mettent leur talent au service des plus grands noms de France. Seul le faubourg Saint-Honoré peut rivaliser avec ce havre patricien, tant par la noble origine de ses habitants que par l'étendue du talent et le raffinement de leurs auteurs. Malgré un léger ralentissement ressenti vers le milieu du XVIII^e siècle, et dû essentiellement à la guerre de Sept ans, la fièvre de la pierre reprend bien vite. Le plan de Paris que dresse Patte en 1767 montre les nombreux projets qui doivent encore embellir le Faubourg.

En 1769, Louis xv pose la première pierre de l'École militaire, le grand-œuvre de Gabriel. Six ans plus tard, Antoine achève l'Hôtel des Monnaies avec sa majestueuse façade sur la Seine. Devant le Palais Bourbon, sa nouvelle résidence, le prince de Condé fait aménager par Le Carpentier une place rectangulaire dont nous pouvons encore admirer l'équilibre.





Dans «le goût grec» alors très en vogue, Brongniart laisse sa marque aux abords des Invalides tandis que Claude-Nicolas Ledoux édifie en 1788 un ensemble en damier de huit villas palladiennes. Rares témoins des idées néo-classiques en architecture, ces maisons destinées au marquis de Saisseval seront démolies par le percement de la rue de Solférino. Adeptes éclairés de ce style novateur, le comte d'Angiviller, directeur général des Bâtiments du roi, projette, mais sans succès, une place monumentale dédiée au monarque. Elle se serait située en face du jardin des Tuileries, à l'emplacement actuel du musée d'Orsay. Quoi qu'il en soit, en 1789, l'Ancien Régime va léguer à la France nouvelle l'un des ensembles artistiques les plus prestigieux et les plus achevés de Paris.

Les institutions politiques de la Révolution et du Premier Empire redonnent un lustre à ces demeures patriciennes : «La France gouvernementale, la France des Pouvoirs s'installait dans la vieille ville des nobles» (Jules Romains, *Paris tel qu'on l'aime*, 1949). En fait, elle ne l'a jamais quittée. Sous les Mérovingiens, la puissante abbaye de Saint-Germain-des-Prés a déjà fait la preuve de son influence sur la politique et la société de son temps. Elle laissera la place aux hôtels du faubourg dont le prestige va marquer le Siècle des Lumières. En 1783, le traité de paix qui reconnaît l'indépendance américaine est signé au 56, rue Jacob. Dans cette filiation s'inscrit l'ère des ministères sous les régimes successifs des XIX^e et XX^e siècles. L'ancienne société du faubourg, elle non plus, ne les déserte jamais complètement. Sa descendance va participer encore longtemps, de près ou de loin, aux destinées de la France.

En 1834, Balzac écrit dans *La Duchesse de Langeais*: «le Faubourg Saint-Germain est à Paris (...) ce que la Cour y était jadis». Stendhal, Abel Hermant ou Paul Bourget montrent aussi le rôle politique que l'aristocratie continue à jouer. Tous ces écrivains participent à la naissance de cette «légende dorée» qui enveloppe toujours le nom de ce quartier. Décor un peu statique de roman, image de la fin du monde, cet îlot aristocratique peut être cher à Marcel Proust et à Visconti.

Malgré l'agitation affairiste de la rive droite, il n'a pourtant jamais cessé de briller. Il suffit d'évoquer au XIX^e siècle l'influence littéraire de l'Abbaye-aux-Bois, qu'anéantit le percement du boulevard Raspail. Mais l'ombre de Chateaubriand hante encore le 120, rue du Bac, où il s'éteignit. Celles de Mozart, de Delacroix, de Wagner, de Maurras et d'Apollinaire hantent aussi les hôtels du faubourg.

Certains «déménagements» de la Révolution ou du Consulat ont pu favoriser la vocation intellectuelle de cet arrondissement. Le couvent des Petits-Augustins abrite désormais l'École des Beaux-Arts; grâce à Bonaparte, l'ancien Collège des Quatre-Nations devient le Palais de l'Institut. Même les mutilations du Baron Haussmann ont permis de donner une nouvelle impulsion au quartier. Dans les rues Saint-Guillaume et des Saints-Pères, traversées par le boulevard Saint-Germain, s'implantèrent l'École libre des Sciences politiques et l'École nationale d'administration. Ce sont toujours les antichambres du pouvoir.

La rue de Varenne



La rue de Varenne est un peu l'incarnation de cette unité esthétique qu'ont préservée les siècles. Sur son emplacement, en 1328, prospère le couvent des Fossés qui relève de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Ce petit monastère se transforme au xv^e siècle en forteresse pour les besoins de la Guerre de Cent Ans, Paris étant alors le théâtre de violents affrontements entre Armagnacs restés fidèles au Roi de France et Bourguignons, alliés des Anglais. Bien plus tard, en 1605, un chemin est ouvert, le «sentier de la justice», pour faciliter les premières constructions et la culture des champs. Malgré ses sinuosités, mais situé déjà entre la rue de Grenelle et la rue de Babylone, il est l'ancêtre de notre rue. Son tracé rectiligne qui semble dater de 1628 apparaît pour la première fois sous son nom actuel sur le plan de Gomboust, établi en 1652. Varenne comme Grenelle est une contraction du mot garenne, terrain inculte et fertile en gibier. C'est le nom que portait un bois au sud de l'ancien chemin.

Sur le plan de Jaillot, dressé en 1774, la rue de Varenne, entièrement construite, s'arrête bien comme aujourd'hui au boulevard des Invalides. Les dernières modifications importantes ne se produiront qu'au cours des deux siècles suivants. En 1850, elle est réunie à l'ancienne rue de la Planche qui allait de la rue de la Chaise à la rue du Bac. Cette petite artère devait son nom à la célèbre manufacture de haute lisse installée en 1633 par le flamand Raphaël de la Planche. Le percement du boulevard Raspail provoque en 1898 l'expropriation du numéro 10 et en 1906 des

numéros 7, 9 et 11. L'hôtel de Montmorency qui occupait le numéro 55 disparaît à son tour. La numérotation va également changer et celle que nous connaissons aujourd'hui n'a rien à voir avec celle du début du XIX^e siècle. Ainsi l'hôtel de Castries qui porte actuellement le numéro 72 avait autrefois le numéro 22.

Des hôtels prestigieux que les guides de 1780 signalaient comme «les plus remarquables du royaume», il en reste vingt-deux. Leurs portails parfois encore blasonnés évoquent les plus illustres noms de la noblesse française: Broglie, Bourbon-Condé, Villeray, Castries, Rohan-Chabot, Tessé-Narbonne. Ils rappellent aussi leurs grands architectes qui surent utiliser les pierres dorées des carrières de Saint-Leu. Ils se nomment Courtonne, Dullin, Le Roux, Aubry, Aubert, Jacques et Ange Gabriel, Antoine, le Boursier, Huvé. Quant aux portraits qui nous restent des propriétaires, ils sont dus à Nattier, Van Loo, Coypel, Boze, Van der Meulen ou Largillierre...

Ce lieu de promenade est jalonné de petites places à l'italienne que forment les entrées semi-circulaires des hôtels. Ensoleillée grâce à la faible hauteur des édifices, la rue de Varenne garde sa vocation résidentielle héritée du XVIII^e siècle. Moins fréquentée que la rue de Grenelle, mais plus monumentale que la rue de Babylone, elle abandonne le commerce et ses échoppes aux rues perpendiculaires à la Seine.

Cette artère dissimule de grands jardins à la française qui, sous l'Ancien Régime, communiquaient entre eux. Toutes ces familles aristocratiques pouvaient se rendre visite sans passer par la rue. Les parcs qui



La façade sur rue



Le jardin avec le bassin

demeurent encore témoignent de ce passé bucolique et procurent cet air vivifiant que l'on respire rarement à Paris. En revanche, peu nombreux sont aujourd'hui les propriétaires privés.

Avec la Grande Guerre et l'impôt sur le revenu, les fortunes foncières de cette noblesse encore terrienne se sont envolées. Les hôtels doivent alors se diviser en appartements, loués d'abord à des parents, puis à des étrangers. Les ventes vont commencer. Mais ces vieilles demeures retrouvent bientôt leur lustre d'antan, en passant aux mains de l'État français ou des plus vieilles nations d'Europe. L'hôtel de Boisgelin est maintenant l'Ambassade d'Italie et celui de Biron le prestigieux musée Rodin. L'hôtel de Matignon, résidence du Premier ministre, consacre cet état de fait.

Les institutions officielles continuent de marier le faste républicain à la tradition aristocratique de cette rue.

Histoire d'une architecture et d'une famille

L'hôtel de Castries, quintessence du Faubourg-Saint-Germain par son prestige et son élégance, résume à lui seul son histoire.

Jean Dufour, seigneur de Nogent, en est le premier propriétaire. Issu d'une vieille famille de Normandie qui remonte au XIV^e siècle, il devient Conseiller du Roi en ses Conseils et Secrétaire des Commandements des maisons et finances de Madame, duchesse d'Orléans. En 1694, il acquiert

le terrain et le 16 juin 1696 obtient des Trésoriers de France l'autorisation de construire. En cette fin de siècle, la rue de Varenne ne connaît pas encore de constructions importantes. Des jardiniers et des maraîchers, locataires de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, cultivent encore dans leurs serres fruits et légumes pour la table du roi. Les vastes étendues de terrain permettent aux architectes de donner la pleine mesure à leur talent. Cet hôtel s'élève donc sur un bel espace de 73 mètres de large et va s'étendre jusqu'à l'hôtel de Rothelin que Lassurance édifie de 1700 à 1704, rue de Grenelle. Son style s'apparente à celui de l'architecte Robert de Cotte. Cet ensemble majestueux avec sa partie noble encadrée de communs reste bien typique de l'époque.

Un plan du début du XVIII^e siècle montre alors l'agencement de cette résidence recouverte d'ardoises, encore bien imprégnée de l'architecture du Grand Siècle. Les deux ailes sont de même niveau que le corps central et forment avec le mur sur cour un carré parfait. Au centre de chacune des ailes, un passage donne à gauche sur les cuisines et à droite sur les écuries. L'aile droite comprend l'antichambre avec le grand escalier, une salle à manger, une autre pièce pour l'écurie et un grenier. Celle de gauche contient aussi un escalier avec une rampe de fer, trois petites pièces, une autre salle et par dessus un autre grenier. Quant au bâtiment central, il abrite au rez-de-chaussée comme au premier étage un grand salon à double exposition et quatre autres pièces. Dufour ne lésine pas sur la décoration. Rien que pour les dessus de porte, il ne commande pas moins de trente et une peintures.



Le maréchal de Castries



Le 27 septembre 1708, devant Maître Toussaint Bellanger, la veuve de Jean Dufour, Angélique Guyner, vend cet hôtel qui s'appelle encore l'hôtel de Nogent à la mort de Louis XIV. Le nouveau propriétaire est alors Joseph-François de La Croix, Marquis de Castries et Baron de Castelnau, fils de René-Gaspard (1711-1774) et d'Isabeau de Bonzi (1626-1708), sœur du Cardinal de Bonzi. Né à Montpellier en avril 1663, cet «homme pétri d'honneur, de vertus, doux et sage», entre à onze ans comme capitaine au régiment de son père. Il en devient colonel un mois après. Joseph-François poursuit alors sa brillante carrière militaire. En 1681, il combat en Italie sous les ordres de Catinat puis est envoyé dans le Midi contre les Camisards. Douze ans plus tard, après des campagnes en Allemagne et en Belgique, il est fait maréchal de camp. Le 18 mai 1693, le marquis de Castries, chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans, épouse Marie-Élisabeth de Rochechouart de Mortemart. Saint-Simon ne montre guère d'indulgence pour cette nièce de la marquise de Montespan :

«Madame de Castries était un quart de femme, une espèce de biscuit manqué, extrêmement petite, mais bien prise et qui aurait passé dans un médiocre anneau, ni derrière, ni gorge, ni menton, fort laide (...)». Pour couronner le tout, elle est «de peu de bien»...

C'est le cardinal de Bonzi, archevêque de Narbonne, mort en 1703, qui cède une bonne partie de sa fortune à son neveu. Le marquis de Castries peut alors entreprendre pour 20 000 livres les travaux d'embellissement de son nouvel hôtel. Ils vont durer de 1708 à 1714, date à laquelle le jardin s'agrandit de 55 toises pour atteindre l'immense superficie de 442 m².

En 1718, sa femme meurt et Joseph-François se remarie quatre ans plus tard avec Marie-Françoise de Lévis-Charles. Mais les deux époux décèdent subitement en 1728, laissant trois enfants mineurs tous nés à l'hôtel de Castries. Leur oncle et tuteur, M^{gr} Armand-Pierre de Castries, aumônier de la duchesse de Berry et archevêque d'Albi, décide de les élever. C'est aussi un familier de l'hôtel puisque depuis le 17 juillet 1709 il en occupe le rez-de-chaussée, lors de ses nombreux séjours à Paris.

De cette époque datent deux pièces forts intéressantes : l'inventaire de juin 1728, classé au décès du marquis de Castries, et surtout le bail du 12 novembre 1729. Un état des lieux d'une vingtaine de pages lui est joint qui décrit en détail l'hôtel, ses communs et le jardin.

Le plan du rez-de-chaussée diffère un peu de celui d'aujourd'hui. La salle à manger actuelle se trouve à la place de la bibliothèque, mais la cheminée n'a pas changé : «garny de son cadre sculpté et doré enrichi aux deux côtés de pilastres et revestements d'une menuiserie de chesne au-dessus desquelles glaces est un meneau enrichy de sculptures et d'ornements de fleurs». Des motifs rocaille dorés et de larges écoinçons parcourent toujours sa corniche. Le salon qui suit est alors beaucoup plus grand, grâce à sa double exposition : «la dite salle éclairée par six croisées dont trois du costé du jardin et trois du costé de la cour». Le petit salon attenant a gardé ses dessus de porte. L'un représente Cérès, l'autre l'automne.

En 1729, la demeure familiale est louée au prix de 7500 livres par an à Charles-Armand de Gontaut, duc de Biron. Ce pair de France, lieutenant général des armées du Roi, est nommé maréchal en 1734.





Son fils, en 1753, se portera acquéreur d'un hôtel tout proche, le futur musée Rodin. En 1743, après la mort de ses deux aînés, le troisième fils de Joseph-François, Charles-Eugène Gabriel de La Croix, marquis de Castries, se réinstalle dans l'hôtel familial. C'est l'année de son mariage avec Gabrielle-Isabeau-Thérèse de Rozet de Rocozel de Fleury. Mais le jeune ménage ne l'occupe que bien épisodiquement. Car de nombreuses campagnes appellent sans cesse le militaire.

Né en 1727, Charles-Eugène devient en 1739 lieutenant en second au régiment d'Infanterie du Roi avant d'en prendre bientôt le commandement. Il s'illustre à Fontenoy lors de la campagne des Flandres. Gouverneur de Sète et de Montpellier, maréchal de camp en 1748, commandant des troupes de Corse en 1756, le marquis de Castries montre sa bravoure à la Guerre de Sept ans, notamment à Rossbach et Clostercamp. Reçu dans l'ordre du Saint-Esprit en 1760, lieutenant général du Lyonnais en 1766, il quitte le service. Mais connaissant son désintéressement légendaire et ses hauts faits d'armes, Louis XVI va le nommer ministre de la Marine en 1780. C'est lui qui réorganise la flotte et permet ainsi de soutenir la lutte contre les Anglais, lors de la guerre d'Indépendance américaine. Le peintre Nicolas Monsiau (1754-1837) le représente avec le roi et le comte de La Pérouse (1741-1788) avant le grand voyage de cet explorateur en 1785. Maréchal de France en 1783, auteur du Code Castries en 1786, Charles-Eugène quitte ses fonctions un an après. Il émigre le 29 juillet 1789 pour se retirer à Coppet, grâce à l'hospitalité de Necker. Rallié à l'armée des Princes, chef de cabinet du Comte de Provence, futur Louis XVIII, il meurt

en 1801 à Wolfenbüttel, chez le duc de Brunswick, son ancien adversaire à Clostercamp. Joseph Boze (1744-1826), portraitiste très apprécié de Marie-Antoinette, nous laisse un grand tableau en pied du maréchal, aujourd'hui conservé à Versailles. Cette grande figure de l'Ancien Régime marque aussi son passage dans l'hôtel de Castries.

En 1761, l'héritage de son oncle, le maréchal de Belle-Isle, petit-fils de Nicolas Fouquet, accroît sa fortune. Il peut entreprendre de grands travaux pour la décoration intérieure et fait appel au célèbre menuisier Jacques Verberckt (1704-1771).

Au rez-de-chaussée, des boiseries sans dorure vont désormais garnir la salle à manger. Il s'occupe aussi des lambris de chêne, au premier étage. En 1762, le marquis confie à Jacques-Antoine Payen l'édification du haut portail à entablement. Il va relier par deux murs couverts de balustres les corps du bâtiment. Sur un terrain libre, à gauche de sa résidence, le futur ministre fait ensuite construire par Nicolas-Marie Potain, chef de l'agence de Gabriel, le «petit hôtel de Castries». Son emplacement correspondait au 76, rue de Varenne. Il va le louer en 1772 au prince de Rohan, puis à vie, en 1778, au duc de Guines.

Ce grand seigneur est le père de Marie-Louise-Philippine de Bonnières de Guines de Souastre qui reçoit les leçons de harpe de Mozart. C'est précisément en 1778 qu'Armand-Charles-Augustin, le fils du marquis de Castries, épouse la jeune musicienne. Ce brillant mariage se déroule en présence du roi et de la reine. Le marié porte alors un nom qui va être cher à Marcel Proust, puisqu'il a le titre de Comte de Charlus. Avec une



*Portrait du Maréchal de Castries
par Boze* MUSÉE DE VERSAILLES



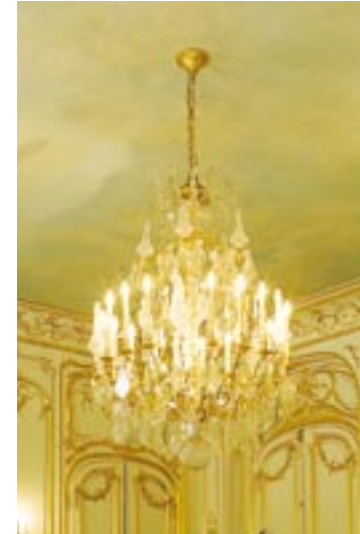
domesticité de «trente têtes», le fastueux ménage réside au premier étage de l'hôtel de Castries où Mozart continue de prodiguer son enseignement à la comtesse. «Elle a beaucoup de talent et de dispositions, écrit alors Wolfgang à son père, et particulièrement une mémoire sans rivale, car elle joue par cœur tout son répertoire, qui va réellement à deux cents morceaux». Le marquis demeure au rez-de-chaussée de cette maison que vantent les guides de l'époque.

Dézallier d'Argenville, dans son *Voyage pittoresque de Paris*, écrit : «l'Hôtel de Castries, entr'autres embellissements nouveaux, est remarquable par la coupe des pierres de la voûte de son escalier. Elle est si artistement travaillée, que cette coupe forme les armoiries du Maître de cet Hôtel». Les armes de Castries sont d'azur à la croix d'or.

Armand-Charles se distingue aussi dans la guerre d'Indépendance américaine comme colonel en second du régiment de Saintonge. Nommé duc à brevet en 1784, il va être élu député aux états généraux par la noblesse de la vicomté de Paris. Ce ter duc de Castries défend vigoureusement les institutions et les privilèges de l'Ancien Régime. Il le fait contre d'autres députés de son ordre que les idées révolutionnaires ont convaincus. Le 12 novembre 1790, se croyant ainsi offensé par le comte Charles de Lameth, le duc le provoque en duel. Castries se présente au Champ-de-Mars avec des pistolets mais doit choisir l'épée, l'arme de son adversaire. Il se saisit de celle du marquis d'Ambly, son témoin avec Monsieur de Saint-Simon. Après un courageux échange, le jeune Armand-Charles blesse Lameth à l'avant-bras gauche. Une fâcheuse rumeur se répand alors dans tout Paris

et un libelle circule au Palais-Royal comme quoi l'épée a été empoisonnée. La populace s'irrite aussitôt contre ce qu'elle croit être «une coalition entre les Aristocrates»... Et le 13, suivant une relation de l'époque «(...) on se porte en foule vers l'hôtel de Castries; on y pénètre, on casse, on brise, on dévaste tout: on parle même d'y mettre le feu. Des brigands, mêlés avec les Citoyens, étoient, assure-t-on, devant la porte, avec des torches prêtes à s'allumer. Quelqu'un expose alors, qu'il n'est pas juste d'incendier le quartier, pour le crime d'un seul, et propose de démolir la maison». Un célèbre dessin de Jean-Louis Prieur (1759-1795), gravé par Berthault, donne une idée de la violence du pillage. Après l'enfoncement du grand portail de Payen, rien n'est épargné, ni meubles, ni glaces, ni bijoux. Il faut l'intervention de la garde nationale et une harangue de La Fayette pour calmer la foule. Seul le Cabinet du duc de Castries, avec ses précieux papiers, échappe à cette furie grâce à la courageuse intervention d'un grenadier de la garde nationale.

Pour prévenir de nouveaux excès, les autorités révolutionnaires disposent un canon dans la cour de l'Hôtel et Bailly, le Maire de Paris, fait une proclamation solennelle à l'encontre des futurs pillards. Fort heureusement pour le duelliste victorieux, prévenu à temps par ses amis, il a pu quitter l'hôtel quelques minutes seulement avant la mise à sac. En se sauvant par la rue de Bourgogne, il se réfugie chez la princesse de Tarente, rue Saint-Dominique, avec sa femme et son fils, Edmond-Eugène-Philippe-Hercule, né en 1787 à l'hôtel de Castries. Il émigre ensuite en Suisse pour rejoindre son père chez Necker.



En 1795, le duc combat au Portugal avec une troupe d'émigrés. Durant la terreur, l'hôtel est séquestré comme bien national et dévolu au ministre de la Guerre. Ce révolutionnaire n'est autre que Jean-Nicolas Pache (1746-1823), le fils de l'ancien concierge des Castries et le répétiteur du jeune comte Charles. Grâce à son maître, il avait obtenu un poste important au ministère de la Marine et, avec l'appui de Roland, était devenu ministre de la Guerre d'octobre 1792 à février 1793, avant d'être maire de Paris. Malgré ses hautes fonctions, il continuera de prendre ses repas dans la loge qui l'avait vu naître.

Veuf en 1795, Armand-Charles de Castries se remarie en Angleterre avec Élisabeth Coghlan dont il a un fils, Armand-Charles-Henri, né en 1807. Son fils du premier lit, Edmond-Eugène-Philippe, est admis à rentrer en France et grâce à son tuteur, Barbé-Marbois, peut réintégrer l'hôtel en 1804. Il suit les armées napoléoniennes et en 1811 devient aide de camp de Davout. Toute la famille revient à Paris à la Restauration. Le premier duc de Castries est alors pair de France et lieutenant général du royaume. Son fils aîné, Edmond-Eugène-Philippe, épouse en 1816 Claire-Clémence-Henriette-Claudine de Maillé. Le jeune couple s'installe chez le duc de Maillé au 7, rue Saint-Dominique puis dans l'Ariège, où le marquis est colonel de chasseurs. De retour en 1826, ils emménagent peu de temps rue de Varenne. La marquise affiche une liaison avec Victor de Metternich qui lui donnera son seul enfant, Roger d'Aldenbourg. Elle s'installe alors au 110, rue du Bac. Après la mort de son amant, en 1829, elle va entretenir une longue correspondance amoureuse avec Balzac. Mais l'écrivain se



vengera du platonisme de leurs relations en la peignant sous les traits de la duchesse de Langeais. Les époux se séparent définitivement en 1839.

En 1833, des rivalités pour la future succession paternelle s'élèvent entre les deux demi-frères, Edmond-Eugène-Philippe, l'aîné, qui se prévaut de la grande fortune de sa mère, née Bonnières de Guines, et Armand-Charles-Henri, issu d'Élisa Coghlan, une roturière anglaise. Le 30 mars, leur père tranche en attribuant au premier 5/12^e de l'héritage et au second 7/12^e...

Quant à l'hôtel, l'objet des principales convoitises, deux architectes en font l'expertise. Dubreuil l'évalue à 619 000 francs et Leclère à 452 000. Un accord se fait sur la somme intermédiaire et conciliatrice de 541 000 francs. L'aîné, qui va devenir le deuxième duc de Castries, hérite de l'immeuble mais attribue au cadet une partie de l'immense jardin. Ce dernier va y élever un hôtel au 70, rue de Bellechasse, alors rue Hillerin-Berlin. C'est l'architecte suisse Joseph-Antoine Froelicher, très apprécié du faubourg Saint-Germain, qui s'en charge. Cet hôtel est toujours occupé par cette branche cadette des Castries. En 1842, à la mort de son père et en possession de son bel héritage, le deuxième duc commence d'impressionnants travaux sous la direction du célèbre Froelicher. Il va travailler à l'hôtel de Castries de 1843 à 1863 avant de passer la main à son gendre François-Clément-Joseph Parent. Cet autre architecte poursuit les transformations sans discontinuer jusqu'à la mort du duc en 1866. L'ordonnance du bâtiment va être considérablement modifiée et prendre l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui.





Le grand escalier (détail)

Au milieu du XIX^e siècle, cet hôtel, semble-t-il, était en fort mauvais état. Edmond-Eugène-Philippe s'emploie à une véritable restauration tout en respectant scrupuleusement la décoration antérieure. Les travaux atteignent la coquette somme de 200 000 francs, chiffre considérable pour l'époque puisqu'il correspond presque à la moitié de la valeur de l'immeuble. Froelicher fait appel à Wallet et Huber, deux stucateurs de la rue Bergère, très appréciés du roi Louis-Philippe. Ils s'occupent tous deux du rez-de-chaussée et refont à l'identique le grand salon qu'ils ornent de huit trophées musicaux, aujourd'hui disparus. En mars 1844, Huber s'attaque à la salle à manger. De la façade sur cour, on lui doit aussi le mascarón barbu couronné de feuilles de chêne. Grâce au procédé de l'estampage, ces artisans refont les plafonds et les corniches, les cadres des glaces et les sculptures des cheminées. À cette équipe se joignent le maçon italien Cottini et surtout le menuisier Lechartier qui remet les parquets et fournit aux salons ses boiseries actuelles. Le peintre décorateur Alphonse Burette (1806-1873) se charge des dessus de porte de la bibliothèque et exécute *l'Amour de la lecture* dans le médaillon. Au premier étage, les autres dessus de porte et les panneaux décoratifs des salons sont brossés d'après des œuvres célèbres de Van Loo et de Chardin. Bourrel, peintre en bâtiment, exécute les ciels des plafonds ainsi que les peintures et les tapisseries de tout l'hôtel.

Cette décoration intérieure suit en fait un bouleversement complet du plan de l'immeuble. En avançant la façade sur cour de 2,50 m, Froelicher fait disparaître l'ancien escalier. Celui dont nous admirons aujourd'hui

la belle rampe en fer forgé de style rocaille ne date que de 1851... Au rez-de-chaussée, cette nouvelle disposition permet l'aménagement d'une galerie qui rend toutes les pièces indépendantes. Elle double aussi la superficie de la salle à manger en lui adjoignant la pièce d'angle contiguë. En revanche, le grand salon va perdre de sa clarté car la double exposition n'existe plus.

La nouvelle façade, dans un souci évident d'harmonie, est copiée exactement sur celle du jardin. Son toit en attique soutient un fronton triangulaire où l'œil-de-boeuf remplace les anciennes sculptures. Les grandes fenêtres du premier étage restent rectangulaires et celles du rez-de-chaussée gardent leur arc surbaissé. La fenêtre du centre est légèrement plus importante que les autres. À l'avant-corps central, l'architecte ajoute de chaque côté une aile sur jardin. Celle de droite va servir aux usages domestiques et celle de gauche adjoindre aux deux étages un petit salon, deux chambres, un cabinet de toilette et un débarras... L'architecte obtient une sorte de décor de théâtre, avec un premier plan donné par la façade sur le jardin et un deuxième plan en décrochement, formé par les bâtiments de service. Le plus gros œuvre est exécuté de 1843 à 1854. Malgré les travaux, le duc loue le premier étage de son hôtel, tout en se réservant le rez-de-chaussée et le jardin. De 1851 à 1864, les premiers locataires sont les Clermont-Tonnerre, avec les La Rochefoucauld-Liancourt qui occupent l'aile gauche. En ce début du Second Empire, les Lestrade et les Saint-Aignan habitent aussi l'immeuble. Le deuxième duc de Castries meurt en 1866, sans postérité.



L'hôtel revient à Edmond-Charles-Auguste, le fils de son demi-frère, qui a épousé en 1833 Marie-Augusta d'Harcourt. Quant à la sœur de ce troisième duc, Élisabeth-Charlotte-Sophie, elle s'est unie en 1854 au futur maréchal de Mac-Mahon et réside avec lui dans l'hôtel de la rue de Bellechasse.

En 1864, Edmond-Charles-Auguste s'allie à une très riche famille hongroise par son mariage avec Iphigénie, baronne Sina de Hoios de Kizdia. Dépensier et grand amateur de chevaux, il peut consacrer une vingtaine de millions or pour son écurie de course. À sa mort en 1886, sa veuve épouse le vicomte Emmanuel d'Harcourt et vend l'hôtel de Castries aux Montgermont dont les nombreux enfants vont y résider. Cette maison historique voit ainsi passer le prince Louis de Broglie, la comtesse de la Roche-Aymon, la comtesse de Laguiche et le comte de Beaumont qui y laissent à leur tour une descendance. En 1936, le rez-de-chaussée et le jardin sont loués au comte et à la comtesse de Castellane. Dix ans plus tard, les Domaines réquisitionnent l'hôtel pour y loger le ministère de l'Agriculture.

Plusieurs ministères s'y succédèrent, dont celui de la Fonction publique, qui l'occupe toujours actuellement.

EXTRAIT DU JOURNAL OFFICIEL DU 8 MAI 1946
MINISTÈRE DE L'ÉCONOMIE NATIONALE

*Décret du 7 mai 1946 portant réservation de parcelles pour le
regroupement de locaux administratifs dans la région parisienne.*

Par décret en date du 7 mai 1946, sont réservés pour le regroupement des administrations centrales des ministères et soumis à l'application des dispositions de l'Ordonnance du 2 novembre 1946 susvisée et, notamment de l'article 5 de ladite Ordonnance, les immeubles bâtis et non bâtis situés sur le territoire de la ville de Paris, délimités par un liseré rouge sur le plan annexé au présent décret, et sis :

Rue de Varenne, n° 70, 72 et 74 ;

Rue Bellechasse, n° 68, 70 et 72.

Il sera procédé dans les conditions prévues à l'article 6 de l'ordonnance du 2 novembre 1945 susvisée à l'acquisition des immeubles visés à l'article ter ci-dessus.

Fait à Paris, le 7 mai 1946,

Félix GOUIN



Grand salon bleu

L'INTERIEUR DE L'HÔTEL DE CASTRIES

L'administration générale du Mobilier national, les musées du Louvre et de Versailles ainsi que le FNAC (Fonds national d'art contemporain) ont pourvu de pièces exceptionnelles l'hôtel de Castries, occupé aujourd'hui par le ministère de la Fonction publique.



*Le grand escalier
Salon rouge*



En passant devant l'escalier d'honneur, que l'on laisse momentanément sur la droite, on traverse le salon des huissiers pour pénétrer dans un grand salon qui reçoit le jour par trois baies donnant sur le parc. La luminosité du lieu est ici renforcée par la sobriété des lambris peint en gris à recharpé blanc et le ciel en trompe l'œil du plafond. À droite, au-dessus de la cheminée en marbre, on notera une glace dont le cadre rocaille, d'une rare élégance, a reçu une dorure à la feuille. Son couronne-

ment présente un trophée militaire surmontant les motifs de la coquille et du dragon chinois fort à l'honneur au XVIII^e siècle. Le mot «rocaille» est souvent synonyme dans les arts décoratifs du premier style du règne de Louis XV (1715-1774).

La tablette de la cheminée reçoit deux candélabres en bronze doré à sept lumières de style Empire ainsi que deux vases couvercle en marbre vert avec masques de satyres couronnés de pampres de vigne en bronze doré. Au sol, un tapis iranien moderne à semis de fleurs sur fond rouge et bleu ajoute une note chaleureuse à ce salon. Parmi le mobilier, un bureau à cylindre d'époque Empire en ronce d'acajou vernis est placé à droite de l'entrée, l'ensemble de chaises Empire disposées autour de la table de conférence à gauche. Leur dossier, très simple, est ajouré pour la préhension et orné d'une couronne de lauriers et d'une palmette. Quant à l'assise, elle est réalisée en crin de cheval et comporte au revers les marques «ME» surmontées d'une couronne impériale, ce qui signifie une ancienne appartenance au Ministère d'État sous le Second Empire (1851-1870).

En poussant les portes à double battant situées à gauche, on entre dans le salon suivant, sans conteste la plus belle pièce de l'hôtel. À l'origine, elle bénéficiait de la double exposition : chaque porte-fenêtre sur le parc avait son pendant donnant sur la cour d'honneur. À l'instar des portes, de somptueux lambris blanc et or de style rocaille composent un décor exceptionnel de salon patricien au XVIII^e siècle. Les décors originaux les mieux conservés sont localisés au revers du mur donnant sur le parc. À l'époque, les éléments lacunaires ont été estampés d'après les



Salon bleu



Salon bleu (détail)

décors originaux en place puis répliqués par les grands stucateurs de la maison Wallet et Huber, rue Bergère, fournisseur du roi Louis-Philippe 1^{er} (1773-1850). Ces restaurations du XIX^e siècle concernent les sculptures des corniches, des lambris et des glaces de cheminées. Ainsi, certains ornements ou motifs ont-ils été répétés, dans un simple souci décoratif, dans l'ensemble de l'hôtel. Enfin, il convient d'évoquer les six miroirs de la pièce, dont les deux magnifiques trumeaux rocaille placés sur les petits côtés du salon et qui reçoivent chacun deux bras à trois lumières en bronze doré d'époque Louis XVI. En avançant au centre de la pièce, on remarque en face de la cheminée un bel ensemble de sièges Louis XV en bois doré garni de soierie bleue à motifs de fleurs. Dans la même tonalité, un tapis moquette à motifs d'arabesques or sur fond bleu répond au ciel peint; ce salon a d'ailleurs parfois reçu l'appellation de «Salon bleu».

Sur la tablette de la cheminée trône une pendule dans le style Boulle sommée par la figure de la Renommée soufflant dans sa trompette. Le cadran représente un médaillon en profil de Louis XIV sur fond de trophée militaire. À gauche de la porte donnant sur la galerie, vous verrez un guéridon en acajou d'époque Empire dont le piètement est composé de colonnes en bronze doré.

En revenant dans la galerie, on laisse sur la gauche un salon moderne pour se rendre dans le salon suivant. Dans cette pièce plus modeste, mais dont les deux baies donnent également sur le parc, on remarque les dessus de porte peints, copies de compositions célèbres à l'époque. À gauche, sur le mur donnant sur la galerie: *L'Automne*. À droite, *L'Été* sous les traits

de Cérès, déesse des moissons. D'une facture plus libre, évoquant l'art de François Boucher (1703-1770), trois autres dessus de porte nous montrent des amours ou jeunes enfants nus appelés en italien «putti». Enfin, on aperçoit sur la tablette de la cheminée un buste de *Marie-Antoinette* en biscuit de Sèvres.

On ressort à gauche dans la grande galerie, aménagée au XIX^e siècle à l'initiative du deuxième duc de Castries. Pour installer cette galerie de circulation, on a à l'époque avancé la façade de 2,50 m sur la cour, supprimé les baies du grand salon donnant sur la cour et rendu toutes les pièces nobles du rez-de-chaussée indépendantes les unes des autres. Cette amputation répondait essentiellement aux exigences d'une plus grande recherche du confort domestique sous la Monarchie de Juillet.

Ce goût du confort et de l'intimité était déjà, cependant, un trait caractéristique de ce type d'hôtel au début du XVIII^e siècle, et n'a fait que s'amplifier au siècle suivant.

Le visiteur remontera la galerie jusqu'à l'antichambre des huissiers pour se diriger à nouveau vers le grand escalier, refait en 1851 dans le goût rocaille.

Au premier étage, une pause est conseillée sur le palier pour contempler une tapisserie en laine exécutée à la Manufacture nationale des Gobelins. Elle représente *Renaud et Armide*, d'après le tableau de François Boucher aujourd'hui au musée du Louvre. Cette peinture, inspirée de l'œuvre de son maître François Lemoyne, fut le «morceau de réception» du peintre à l'Académie royale en 1734 et lui permit de bénéficier de



Tapisserie de l'escalier



Le maréchal de Castries

commandes importantes. Les amours de Renaud et d'Armide, couple célèbre de la littérature renaissante, nous sont racontés par le poète italien, Torquato Tasso dit Le Tasse (1544-1595) dans *La Jérusalem délivrée* (1580). Renaud est l'archétype même du croisé invincible quand il n'est pas soumis aux lois de l'amour et de la volupté représentées ici par sa maîtresse Armide, la belle sarrasine. L'alentour de la tapisserie crée l'illusion du tableau dans le tableau via les bordures dorées reproduites à l'image d'un vrai cadre. Cet ornement est dû à Maurice Jacques (1712-1784), peintre et dessinateur de modèle aux Gobelins.

En continuant l'ascension jusqu'à l'étage, on pénètre dans l'antichambre des huissiers. À gauche, sur le mur, une reproduction photographique d'un tableau qui rappelle les brillantes activités du maréchal de Castries, ministre de la Marine à la fin de l'Ancien Régime. L'original de cette peinture est aujourd'hui déposé au Musée de Versailles. Elle fut d'abord commandée par Louis XVI à Madame Elisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842) avant d'être finalement exécutée par Nicolas-André Monsiau (1754-1837). La composition représente le roi et le maréchal de Castries ordonnant à Lapérouse et à Monsieur de Langle d'aller faire le tour du monde à bord de *L'Astrolabe* et de *La Boussole*. Cette expédition historique allait les mener à la découverte du Pacifique.

Les cimaises de l'antichambre sont consacrées au genre du paysage, qui conquiert ses lettres de noblesse au XIX^e siècle, avec deux huiles sur toile de l'école anglaise : à gauche, un intéressant *Paysage avec moutons et cathédrale de Cantorbery*; au fond de la pièce, au-dessus du canapé, *Paysages et*

effets de ciel (Old Sarum Walls) d'après John Constable (1776-1837). L'école française est représentée sur le mur de droite par une huile sur bois, *Paysage*, peinte par Alphonse-Alexis Morlot (1838-1918), élève du célèbre Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875), apôtre et poète du «plenairisme».

Au fond à gauche, une porte discrète donne accès à la salle à manger, aux murs tendus de tissu de couleur jaune. Tous les tableaux de cette pièce ont été commandés par le roi Louis-Philippe 1^{er}. Il s'agit de copies exécutées par Jean-Pierre Franque (1774-1860), élève du célèbre David (1748-1825). Les «orléanides» sont bien représentés dans cette salle. On reconnaît ainsi le portrait de Philippe, duc d'Orléans (1640-1701), plus connu sous le nom de Monsieur, frère de Louis XIV. Il eut pour première épouse Henriette-Anne d'Angleterre (1644-1670) qui, lors de son oraison funèbre, allait faire prononcer à Bossuet, évêque de Meaux, ces mots célèbres : «Madame se meurt, Madame est morte». Monsieur se remaria alors avec Elizabeth-Charlotte de Bavière (1652-1722). Femme de grand caractère, célèbre pour son franc-parler, même en présence du Roi, elle fut surnommée la Palatine et donna le jour au futur Régent.

Deux autres portraits complètent l'ensemble : celui du duc de Longueville (1649-1672) qui participa, sous le règne de Louis XIV, aux campagnes de Flandres et de Franche-Comté, et celui de Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, duc de Sully, qui fut le plus célèbre des ministres d'Henri IV, le «roi-bourgeois» qui mit à la mode le goût du portrait rétrospectif de personnages historiques.



La salle à manger



Le visiteur peut maintenant franchir la porte qui mène à un vaste salon. Des boiseries refaites sous la Monarchie de Juillet d'après celles de Jacques Verbeckt (1704-1771) confèrent à cette somptueuse pièce un caractère très chaleureux. Verbeckt fut l'ornemaniste de génie du règne de Louis xv. Il exécuta sur des dessins de Gabriel les boiseries de l'appartement intérieur du roi à Versailles. Celles de l'hôtel de Castries sont conservées au naturel et cirées comme l'appréciait particulièrement le xix^e siècle. Cinq dessus de porte peints à sujets animaliers complètent ce décor. Les petits côtés de la pièce reçoivent des peintures de grand format sous l'aspect de trumeaux. À droite, dans l'alcôve, on reconnaîtra une copie du célèbre *Buffet* (1728) de Jean-Baptiste Siméon Chardin (1699-1779), dont l'original fut offert par l'artiste à l'Académie royale de peinture en même temps que *La Raie*, tous deux sont aujourd'hui conservés au musée du Louvre. À cette occasion, Chardin fut agréé et reçu à l'Académie en qualité de «peintre d'animaux et de fruits». Au-dessous, une table à gibier de style Régence supporte un ensemble de biscuits de Sèvres composant une scène de chasse puisqu'on y distingue quatre chasseurs poursuivant un cerf aux prises avec une meute de chiens. À gauche, au-dessus de la cheminée, vous noterez une *Nature morte au gibier avec chien de chasse* dans le style d'Alexandre-François Desportes (1661-1743), c'est-à-dire une mise en page un peu solennelle que réchauffe un sens flamand du réel dans le rendu des pelages et des plumes des animaux et une grande attention au paysage. Desportes fut renommé au xviii^e siècle comme étant le peintre des chasses du roi et des chiens de sa meute. Il eut

pour émule Jean-Baptiste Oudry (1686-1755), qui s'en inspira pour ses propres créations. Une suite de sièges d'époque Régence meuble le salon. Ils sont en bois naturel ciré et garnis de tapisserie d'Aubusson. Réalisé sous Napoléon III, un canapé en bois doré de style Louis XIV dit «confident» complète l'ensemble. Ce salon possède aussi un guéridon en acajou, d'époque Premier Empire, dont le dessus est en marbre bleu turquin. Il figurait auparavant dans le Grand salon du rez-de-chaussée au palais des Tuileries. Deux meubles d'appui de style Boulle exécutés sous Napoléon III ont été placés de part et d'autre de la porte donnant sur la galerie. Ils reçoivent respectivement le buste d'un *Jeune garçon* et d'une *Jeune fille* en biscuit de Sèvres d'après Jean-Antoine Houdon (1741-1828). Célèbre portraitiste de la période pré-révolutionnaire (*Voltaire assis*, 1781), Houdon su montrer le sentiment de la vie dans ses portraits d'enfants alors très appréciés par une société sensible aux thèmes de l'enfance, mis à la mode par Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) après la parution controversée de *L'Émile* (1762).

Deux candélabres à neuf lumières dont le décor est un *putto* monumental complètent le décor. Un buste de *Jeune femme* en marbre dans le goût 1900 trône sur l'imposante cheminée. Enfin, Jean-Pierre Franque est également l'auteur des peintures de chevalet, côté parc, représentant de gauche à droite *Le cardinal Mazarin* (1602-1661), Premier ministre sous Louis XIII (1601-1643) puis sous la régence d'Anne d'Autriche (1601-1666) pendant la minorité du roi Louis XIV, et *La duchesse de Longueville* (1619-1679), née Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, sœur du grand Condé et du prince de Conti.



Buste 1900



Boiserie

De cette pièce, on gagnera par une porte à double battant l'ancienne bibliothèque. Une fois de plus, les boiseries au naturel dans le style rocaille ont été refaites au XIX^e siècle par Lechartier. De même, les cinq dessus de portes furent réalisés d'après ceux du XVIII^e siècle par le peintre décorateur Alphonse Burette (1833-1883). Ils illustrent les allégories des Arts d'après Charles-André dit Carle Van Loo (1705-1765). Ce dernier, nommé premier peintre de Louis XV en 1762, a donné le modèle de ces compositions charmantes où des enfants en costumes contemporains pratiquent les différents arts libéraux.

À droite côté parc, nous reconnaissons *La Sculpture* (avec le profil caractéristique du roi Louis XV dans un médaillon). Vient ensuite *L'Architecture* puis, côté cour, au-dessus de la porte d'entrée, *L'Amour de la Lecture*, création originale de Burette qui rappelle la fonction de cette pièce au XIX^e siècle. Enfin, respectivement à gauche et à droite de la cheminée, *La Musique* et *La Peinture*. Le grand tapis d'Aubusson est d'époque Second Empire. Ce salon d'apparat possède également une console de style Louis XV, en bois sculpté et doré dont le plateau est en marbre blanc.

Une porte à double battant donne accès au salon suivant. Cette pièce possède également des lambris cirés au naturel ainsi que trois dessus de portes dans le style de Boucher. Sur la cimaise, côté cour, l'intéressante tapisserie contemporaine *Jardin bleu* (1980) a été tissée à la manufacture de Beauvais d'après un carton d'Étienne Hadju.

La pièce suivante, ancien bureau de Michel Rocard lorsqu'il était secrétaire d'État chargé du Plan et de l'Aménagement du Territoire dans

les premier et deuxième gouvernements Mauroy, dispose aussi de belles boiseries de style rocaille rehaussées d'or qu'agrémentent deux miroirs en vis-à-vis. Leurs cadres dorés sont entortillés de fleurs et surmontés de trophées célébrant les sciences, représentées ici par la sphère armillaire. Quatre dessus de porte représentent des *putti* en grisaille sur fond d'or qui figurent *Les Allégories des Arts*. Le plafond a reçu un superbe lustre à feuillages et figures féminines en bronze doré. Le musée du Louvre a prêté le groupe en marbre de *L'Amour chevauchant un dauphin* qui trône sur la cheminée. À l'intérieur du foyer, Apollon et ses attributs figurent sur la plaque de cheminée Grand Siècle.

Au mur opposé au jardin, vous apprécierez une peinture d'Antoine Chintreuil (1816-1873), élève de Corot et peintre de l'école de Barbizon, intitulée *Le bateau abandonné, Villebon* (dépôt du musée du Louvre).

À droite dans la galerie s'ouvre un petit salon donnant sur la cour d'honneur. Il s'agit de l'ancien salon de musique où Mozart donna ses leçons à la jeune comtesse de Charlus. Au-dessus d'une belle boiserie rocaille, une charmante frise de *putti* en bacchanale avec rehauts d'or, de style pompéien, orne avec grâce la corniche.

Ce décor raffiné est un parfait exemple de l'influence de l'Antiquité gréco-romaine à l'époque néo-classique dans le décor intérieur des grandes demeures aristocratiques dans ce quartier du Faubourg Saint-Germain.



La grande galerie



Tapiserie de Beauvais

En sortant, prenez à droite et engagez-vous dans la galerie. Au mur, deux exceptionnelles tapisseries en laine, soie et or. Tissées à la Manufacture de Beauvais au XVIII^e siècle, elles appartiennent à la tenture dite des *Amours des Dieux* dont les sujets sont souvent empruntés aux *Métamorphoses* d'Ovide. L'hôtel de Castries détient *Bacchus et Ariane* (d'après un carton de Boucher) et *Flore et Zéphire*. Parmi les portraits peints, on note celui d'une actrice par Thomas Lawrence (1769-1830) et un portrait rétrospectif de l'amiral de Tourville (1642-1701) par Jean-Pierre Franque.

Au fond du couloir, dans l'aile gauche, en retour sur la cour d'honneur, la salle à manger des conseillers mérite une visite. Une desserte supporte un biscuit de Sèvres titré *La Liberté et l'Égalité* (1792), caractéristique par sa facture et par le thème du retour à l'antique en vigueur pendant la Révolution. C'est sur ce rappel de la devise de la République que se clôt la visite de l'hôtel de Castries, devenu propriété de l'État et occupé aujourd'hui par le ministère de la Fonction publique.
Merci de votre visite.

N.B. En raison des changements ministériels entraînant un mouvement des œuvres d'art et du mobilier, la localisation de ces derniers est susceptible de modifications qui ne peuvent être prises en compte dans cette plaquette. Nous prions le visiteur de bien vouloir nous en excuser.

Réquisitionné en 1946, l'hôtel de Castries sert de siège aux services dépendants du ministère de l'Agriculture (essentiellement bureau de la mobilisation économique) dans les années 1950. Par la suite, il abritera des ministères dont les hôtes seront par ordre chronologique :

Louis JOXE

Ministre d'État chargé de la Réforme administrative

novembre 1962 - avril 1967

Roger FREY

Ministre d'État, chargé des relations avec le Parlement

avril 1967 - janvier 1971

Jacques LIMOUZY

Secrétaire d'État auprès du ministre chargé des relations avec le Parlement

juillet 1972 - novembre 1973

Joseph COMITI et Olivier STIRN

Ministre chargé des relations avec le Parlement ; Secrétaire d'État auprès du ministre

avril 1973 - février 1974

Hubert GERMAIN et Olivier STIRN

Ministre chargé des relations avec le Parlement ; Secrétaire d'État auprès du ministre

février 1974 - mai 1974

Françoise GIROUD

Secrétaire d'État à la Formation professionnelle

juin 1974 - janvier 1976

Paul GRANET

Secrétaire d'État à la Formation professionnelle

janvier - août 1976

Jean-Pierre SOISSON

Secrétaire d'État à la Formation professionnelle

janvier - août 1976

Christian PONCELET

Secrétaire d'État auprès du Premier ministre, chargé des relations avec le Parlement

mars - septembre 1977

André BORD

Secrétaire d'État auprès du Premier ministre, chargé des relations avec le Parlement

septembre 1977 - mars 1978

Jacques SOURDILLE

Secrétaire d'État à la Recherche

mars 1977 - mars 1978

Jacques LIMOUZY

Secrétaire d'État auprès du Premier ministre, chargé des relations avec le Parlement

avril 1978 - mai 1981

Michel ROCARD

Ministre du Plan et de l'Aménagement du territoire

mai 1981 - mars 1983

André LABARRERE

Ministre délégué auprès du Premier ministre, chargé des relations avec le Parlement

mai 1981, installé rue de Varenne en mars 1983 - mars 1986

André ROSSINOT

Ministre chargé des relations avec le Parlement

mars 1986 - juin 1988

Jean POPEREN

Ministre chargé des relations avec le Parlement

du 28 juin 1988 au 2 avril 1992

Martin MALVY

Secrétaire d'État chargé des relations avec le Parlement, porte-parole du Gouvernement

du 2 avril 1992 au 2 octobre 1992

Louis MERMAZ

Ministre des Relations avec le Parlement, porte-parole du Gouvernement

du 2 octobre 1992 au 29 mars 1993

Pascal CLÉMENT

Ministre délégué chargé des relations avec l'Assemblée nationale

du 29 mars 1993 au 17 mai 1995

François BAROUIN

Secrétaire d'État, porte-parole du Gouvernement

du 19 mai 1995 au 7 novembre 1995

Xavier EMMANUELLI

Secrétaire d'État chargé de l'action humanitaire d'urgence

du 19 mai 1995 au 7 novembre 1995

Dominique PERBEN

Ministre de la Fonction publique, de la Réforme de l'État et de la Décentralisation

du 7 novembre 1995 au 2 juin 1997

Émile ZUCCARELLI

Ministre de la Fonction publique, de la Réforme de l'État et de la Décentralisation

du 2 juin 1997 au 27 mars 2000

Michel SAPIN

Ministre de la Fonction publique et de la Réforme de l'État

27 mars 2000 au 6 mai 2002

Jean-Paul DELEVOYE

Ministre de la Fonction publique, de la Réforme de l'État et de l'Aménagement du territoire

7 mai 2002 au 30 mars 2004

Renaud DUTREIL et Éric WERTH

Ministre de la Fonction publique et de la Réforme de l'État ; Secrétaire d'État auprès du ministre

du 16 avril 2004 au 02 juin 2005

Christian JACOB

Ministre de la Fonction publique

depuis le 02 juin 2005

Textes : Gilles Cornut-Gentile, chargé de mission auprès d'André Rossinot,
ministre chargé des Relations avec le Parlement, mars 1986 - juin 1988

Révision mobilier et intérieur : Serge Prigent

Photographies : Frédéric Vielcanet

Réédition 2006 : Virginie Boix

Avec tous nos remerciements à l'auteur

